

JOHN STUART MILL ET JAMES MILL : UN MODÈLE D'ÉDUCATION UTILITARISTE DÉPOURVU D'AFFECTS

[Emmanuel Petit](#)

Société d'économie et de science sociales | « Les Études Sociales »

2020/1 n° 171-172 | pages 147 à 167

ISSN 0014-2204

ISBN 9782950016324

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-les-etudes-sociales-2020-1-page-147.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Société d'économie et de science sociales.

© Société d'économie et de science sociales. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

John Stuart Mill et James Mill : un modèle d'éducation utilitariste dépourvu d'affects

Emmanuel PETIT

L'éducation de l'économiste John Stuart Mill (1806-1873) est sans aucun doute l'une des expériences les plus inhabituelles qui aient été orchestrées par un tuteur ou un père au cours de l'histoire humaine. À trois ans, John Mill est initié à la lecture des auteurs grecs (Hérodote, Xénophon, Platon, etc.). À quatorze, il est déjà un érudit dans le domaine de la philosophie, de l'histoire, de la géométrie, de l'astronomie ou des mathématiques. À vingt ans, ses connaissances en économie politique sont profondes, extensives et étayées. Le jeune Mill a passé la plus grande partie de son enfance et de son adolescence à apprendre, à raisonner, ainsi qu'à enseigner, à son corps défendant, à ses plus jeunes frères et sœurs. Conçue, désirée et planifiée par son père, James Mill (1773-1836), ainsi que par son plus fidèle ami, le philosophe Jeremy Bentham (1748-1832), l'éducation du jeune Mill avait pour dessein d'en faire un défenseur actif de la philosophie utilitariste. Reposant sur son extrême docilité, ainsi que sur des aptitudes et une intelligence hors du commun, ce projet éducatif a certes été, d'un certain point de vue, une réussite. John Stuart Mill est resté dans l'histoire de la pensée comme le dernier représentant de l'économie classique amorcée par Adam Smith et poursuivie par David Ricardo, Thomas Malthus, Jean-Baptiste Say et bien d'autres. C'est lui, davantage que tout autre, qui a légué aux générations d'économistes suivantes la définition même du domaine de l'économie politique qui « concerne les phénomènes de l'état social tels qu'ils se produisent à la suite de la poursuite de la richesse [et qui] fait abstraction totale de toute autre passion ou motivation humaine »¹. L'économie politique

1. John Stuart MILL, *Système de logique déductive et inductive : exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique* [1843], trad. Louis Peisse, Paris, Pierre Mardaga Editeur, 1988, livre VI, chap. 9, Section 3.

et, à sa suite, la science économique, est seulement l'étude de l'action intéressée orientée vers la recherche de la richesse et des conditions matérielles du bien-être. John Stuart Mill incarne également, encore aujourd'hui, une figure de proue incontestée de l'utilitarisme. Il a légué une œuvre majeure structurant la démarche scientifique des économistes (*Système de la logique déductive et inductive*, 1843) ainsi que de nombreux essais originaux (*Principes d'économie politique*, 1848 ; *De la liberté*, 1859 ; *L'utilitarisme*, 1861 ; *Auguste Comte et le positivisme*, 1865 ; *De l'assujettissement des femmes*, 1869).

L'apport original de John Stuart Mill à l'économie politique et à la philosophie ne peut être saisi sans faire référence à son parcours éducatif exceptionnel. Il ne peut être compris, également, sans prendre en compte les difficultés psychiques que son austère vie d'études a provoquées à la sortie de l'adolescence, au seuil de ses vingt ans. Mill est connu pour s'être confié à ce sujet dans ses *Mémoires*, publiées à titre posthume en 1873². Il y raconte, de façon poignante, comment sa vie bascule, lors de l'automne 1826. Il s'interroge alors sur ce que représente, pour lui, le « bonheur » et la joie. C'est, nous dit-il, en « cultivant ses sentiments », en échappant à son caractère « irrémédiablement analytique »³, que John Mill va sortir, dans le courant de l'année 1828, de sa dépression. Baigné dans une atmosphère purement intellectuelle, entouré de peu d'affection par sa mère, soumis au tempérament parfois colérique d'un père autant admiré que craint, John Mill a appris à contrôler ses sentiments davantage qu'à les exprimer. Son salut viendra de la poésie. Il découvre notamment l'auteur romantique anglais, William Wordsworth (1770-1850), qu'il considèrera bientôt comme le plus grand poète de son temps.

Les *Mémoires* de John Stuart Mill ont été rédigés tardivement alors que l'auteur avait atteint sa pleine maturité sur le plan intellectuel. Ils ont été publiés après sa mort et constituent en ce sens un dernier *opus* de l'œuvre magistrale de Mill. Les *Mémoires* représentent ainsi bien plus qu'un simple témoignage de la vie d'un des plus grands économistes de son temps. Très largement focalisées sur la période de jeunesse ainsi que sur sa « crise existentielle », ils ont également une visée politique, philosophique et surtout *éducative*⁴. Ils contribuent notamment à éclairer le lecteur sur ce qui est au cœur du projet de Stuart Mill : la question de la « formation du

2. J. S. MILL, *Mes mémoires. Histoire de ma vie et de mes idées*, trad. Émile Cazelles, Paris, Alcan, 1894.

3. *Ibid.*, p. 133.

4. Samuel CLARK, « Mill's *Autobiography* as Literature », in : Christopher MACLEOD et Dale MILLER (ed.). *A Companion to Mill*. John Wiley & Sons, 2017, chap. 4, p. 45-57.

caractère » ou ce qu'il appelait son « éthologie »⁵. L'autobiographie de Mill montre en particulier le portrait d'un jeune homme qui, aux prises avec une éducation menée avec la plus grande conviction et une extraordinaire fermeté par son père et son tuteur, réussit à s'en dégager et à évoluer par sa propre initiative. Les *Mémoires* peuvent ainsi être lues comme une pièce importante de la théorie du développement psychologique de Mill. C'est bien ce qu'il sous-tend en indiquant, dès les premières lignes, que son objectif n'est pas de faire le récit de sa vie en tant que telle, mais davantage de ce qu'elle révèle « d'une éducation conduite en dehors des voies habituelles »⁶. Il lui a ainsi semblé « qu'il était [...] intéressant et profitable de noter les phases par lesquelles a passé un esprit [...] aussi prompt à apprendre qu'à désapprendre, soit par l'effet de ses propres pensées, soit par l'influence de celles d'autrui »⁷. En ce sens, prenant appui sur son expérience, les *Mémoires* de Mill ont bien une visée éducative au sens de la formation intellectuelle et sensible de l'individu dans cette « époque de transition où les opinions subissent une crise »⁸.

La vie de John Stuart Mill illustre ainsi de façon remarquable comment la transmission d'une forme éducative – mais également la prise de distance vis-à-vis de cette forme (à la suite d'une crise existentielle) – construit autant qu'elle modifie une démarche scientifique en même temps qu'elle bouleverse la trajectoire d'une vie. Dans cet article, nous recherchons, *au travers et au-delà* du témoignage délivré par l'auteur dans ses *Mémoires*, les traces des contraintes drastiques de l'éducation qu'il reçoit ainsi que celles de sa « réception » et de la transformation de Mill à la suite de la « crise dans [ses] idées » qu'il connaît à la sortie de son adolescence. Deux questions centrales nous guideront. Quels éléments de preuve peut-on mobiliser pour montrer que le projet éducatif de James Mill et de Jeremy Bentham – qui visait à faire du jeune Stuart un défenseur sans partage de l'utilitarisme benthamien – a été pleinement réalisé au seuil de ses 20 ans ? Comment se manifeste ensuite la prise de distance de John Mill vis-à-vis de cette éducation ascétique *au moment* et *à la suite* de sa crise existentielle ? Quelles en sont notamment les traces dans son autobiographie, dans ses écrits et sa correspondance ?

5. J. S. MILL, « De l'Éthologie, ou Science de la Formation du Caractère » in : *Système de logique déductive et inductive : exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique*, op. cit., tome 2, chap. V, p. 446-463.

6. J. S. MILL, *Mes mémoires*, op.cit., p. 1.

7. *Ibid.*, p. 2.

8. *Ibidem*.

L'éducation ascétique du jeune Stuart Mill : un projet bien orchestré

Dans ses *Mémoires*, John Stuart Mill décrit une enfance et une adolescence exclusivement consacrées à l'étude : il « n'a guère reçu de livres d'enfants pas plus que de jouets, excepté quand des parents ou des amis [lui] en faisaient cadeau »⁹. Premier fils de James Mill, le jeune Stuart passe la plus grande partie de son temps à étudier, sous la houlette avisée de son père, qu'il accompagne régulièrement lors de promenades dans la campagne et qui sont autant d'occasions de restituer ou de commenter le contenu de ses lectures quotidiennes (*l'Iliade*, les *Métamorphoses*, la *Rhétorique* d'Aristote, les nombreux traités d'histoire ou de géométrie, les ouvrages d'économie politique, etc.). Le jeune Mill a également la responsabilité de l'éducation de ses frères et sœurs (la fratrie comporte neuf enfants), auxquels il transmet avec abnégation ses connaissances. Un univers ludique inexistant – à l'exception peut-être du fabuleux *Robinson Crusoé* « qu'il lut avec plaisir »¹⁰ – une activité physique très limitée (« je ne pouvais faire aucun tour d'adresse ni de forces ; je ne connaissais aucun des exercices du corps »¹¹) et l'absence de camarades dessinent un contexte de travail très propice à l'érudition. Sur le plan académique, la formation de Mill a été une réussite exemplaire, comme il en témoignera lui-même dans ses mémoires, se souvenant notamment de la façon dont son père lui fit découvrir l'œuvre du père de l'économie politique :

Il me fit étudier ensuite Adam Smith. Ce dont il s'occupa surtout pendant cette étude, ce fut de me faire appliquer aux idées plus superficielles de Smith les lumières supérieures de Ricardo, et découvrir ce qu'il y a d'erroné dans les arguments de Smith, ou dans ses conclusions. Une telle méthode d'instruction était merveilleusement combinée pour former un penseur, mais il fallait qu'elle fût maniée par un penseur aussi exact et aussi vigoureux que mon père.¹²

Aussi intense soit-elle, l'éducation que reçoit le jeune Mill n'est donc en aucun cas une éducation se limitant à un « exercice de mémoire » ou formant des « perroquets [débitant] ce qu'ils ont appris dans leur enfance »¹³. Bien au contraire, elle forme un esprit doté de sens critique et d'autonomie : « Tout

9. *Ibid.*, p. 8.

10. *Ibidem.*

11. *Ibid.*, p. 34.

12. *Ibid.*, p. 27.

13. *Ibid.*, p. 29.

ce que je pouvais apprendre par le seul effort de la pensée, mon père ne me le disait jamais, tant que je n'étais pas à bout de ressources pour le trouver moi-même »¹⁴.

Le jeune prodige qu'est John Mill a incontestablement reçu une éducation qui a fait de lui un érudit et l'un des plus éminents économistes et philosophes de son siècle. Dans son autobiographie, il en attribue le mérite à son père, à « son excellente méthode d'enseignement »¹⁵, et non à ses qualités propres qu'il considère, avec à l'évidence une modestie excessive, « plutôt en dessous de la moyenne »¹⁶. L'éducation paternelle lui a bel et bien donné, dit-il, « l'avantage d'une avance d'un quart de siècle » sur ses contemporains. À 15 ans, le jeune Mill est ainsi parfaitement préparé pour connaître sa première « révélation »¹⁷. En lisant le *Traité de législation*, traduction réalisée par Étienne Dumont des travaux de Jeremy Bentham, il en ressort complètement transformé :

Le *principe de l'utilité*, compris comme Bentham le comprenait [...] vint prendre dans mon esprit la place qui lui appartenait ; il y devint la clef de voute qui fit tenir en un seul corps tous les éléments détachés, qui avaient composés jusqu'alors, comme autant de fragments isolés, mes connaissances et mes croyances. Il donna l'unité à mes conceptions des choses. Dès lors, j'eus des opinions, une croyance, une doctrine, une philosophie, et dans l'un des meilleurs sens du mot, une religion, de la démonstration et de la propagation de laquelle je pourrais faire le principal objectif de ma vie.¹⁸

À la lecture de cette citation, on saisit combien le projet de formation de l'adolescent qu'est Stuart Mill, défenseur ardent du principe de l'utilité et de la recherche du « plus grand bonheur pour le plus grand nombre », a été accompli au-delà même sans doute des espérances de son tuteur et de son père. Comme le suggère lui-même John Stuart Mill, son « éducation avait été jusque-là, en un certain sens, un cours de benthamisme »¹⁹, mais elle n'était demeurée, de son point de vue, qu'une discussion « abstraite ». En lisant le *Traité*, c'est désormais « avec toute la force de la nouveauté » que la doctrine de Bentham le frappe et annonce, autant pour lui que pour la société

14. *Ibid.*, p. 29-30.

15. *Ibid.*, p. 28.

16. *Ibid.*, p. 29.

17. Elijah MILLGRAM, « Mill's Epiphanies », in : C. MACLEOD et D. MILLER (ed.), *op. cit.*, chap. 2, p. 12-29.

18. J. S. MILL, *Mes mémoires*, *op. cit.*, p. 63-64 (c'est Mill qui souligne).

19. *Ibid.*, p. 61.

morale, une « ère nouvelle ».

Ce que révèlent les « Mémoires »

Sur le plan personnel, son éducation a eu cependant un coût psychologique manifeste dont Mill fait lui-même état dans ses *Mémoires*. Éduqué avec la plus grande austérité, entouré d'une mère que l'on devine peu présente et peu maternelle²⁰, il souffre du tempérament parfois houleux de son père et de son manque d'affection : « L'élément qui manquait le plus dans les rapports moraux de mon père avec ses enfants, était celui de la tendresse »²¹. Davantage, il vit dans la crainte que ses imperfections ou ses approximations suscitent la réprobation, l'énervement ou la punition paternelle : « Il m'inculquait énergiquement [des] règles, et me réprimandait sévèrement chaque fois j'y manquais »²². Certes, James Mill apparaît toujours disponible chaque fois que son jeune fils le sollicite, mais il s'impatiente dès que celui-ci fait preuve de maladresse. Il se limite à dire comment il aurait dû lire (une phrase), mais jamais ne montre comment (la) lire. Comme le parodiera plus tard Charles Dickens dans *Les Temps difficiles* (1854), il est, comme l'instituteur Mr Gradgrind, focalisé sur les faits et rien que les faits²³, comptant « sur l'intelligibilité de l'abstrait représenté seul, sans le secours d'aucune forme concrète »²⁴. Sous la plume de John Mill, son père apparaît ainsi distant, austère, contrôlant le plus souvent ses émotions et surtout condamnant les passions autant que les plaisirs :

Il professait le plus grand mépris pour les émotions passionnées de toute sorte, et pour tout ce qu'on a écrit à leur sujet. Il y voyait une forme de folie. Le mot *intense* était pour lui l'expression habituelle de la désapprobation et du mépris. Il regardait comme une aberration de la moralité dans les temps modernes [...] l'importance que l'on donnait au sentiment.²⁵

20. La mère de John MILL n'apparaît pas dans la version finale, publiée, de ses mémoires. Dans une version préliminaire, dans un court passage écarté ensuite, il s'interroge cependant sur ce qui serait advenu dans sa vie s'il avait été choyé « chose rare en Angleterre, par une mère vraiment chaleureuse », cité par Richard REEVES, « Mill's Mind : A Biographical Sketch », in : Ch. MACLEOD et D. MILLER (ed.), *op. cit.*, chap. 1, p. 4 (nous traduisons).

21. J. S. MILL, *Mes mémoires, op. cit.*, p. 49.

22. *Ibid.*, p. 22.

23. Kate MCREYNOLDS, « Charles Dickens and John Stuart Mill : Lessons from the Past », *Encounter: Education for Meaning and Social Justice*, vol. 20, n° 2, 2007, p. 5-7.

24. J. S. MILL, *Mes mémoires, op. cit.*, p. 22.

25. *Ibid.*, p. 47, c'est Mill qui souligne.

Même si John Mill a conscience qu'il « a grandi en l'absence d'amour et en présence de la peur »²⁶, il ne perçoit pourtant pas son père comme « froid ou insensible »²⁷. Son attitude dérive davantage, selon son fils, d'une conviction que la « tempérance, comprise au sens large que leur donnaient les philosophes de la Grèce, [constitue] le pivot des prescriptions de l'éducation »²⁸. Plaçant « les plaisirs de l'esprit au-dessus de tous les autres »²⁹, il fait de la tempérance le cœur de la formation d'un jeune esprit. Ainsi, « les leçons de tempérance » prodiguées par son père « tiennent une large place dans [les] souvenirs d'enfance »³⁰ de John Stuart Mill.

La « version » du père

Dans l'autobiographie, l'influence et la présence du père, James Mill, sont cruciales et déterminantes. Mais, c'est le fils qui en retrace le souvenir. Il est ainsi nécessaire de rechercher les éléments de preuve attestant de la sévérité de l'éducation de John Mill en pointant les écrits du père ainsi que sa correspondance. Dans ce qui suit, en résumé, il apparaît d'une part que les souvenirs d'enfance évoqués par le jeune Mill semblent au plus proche de ce que son père avait en tête lorsqu'il projetait de l'éduquer. D'autre part, il semble que John Stuart Mill soit moins convaincant lorsqu'il décrit la personnalité de son père ou, du moins, qu'il ne témoigne pas d'une capacité (auto) réflexive lui permettant d'en saisir les limites, notamment sur le plan affectif.

Dans une lettre adressée à William Forbes le 24 juin 1820, discutant du rôle de l'éducation chez ses propres enfants, James Mill révèle avec précision l'exactitude de ce que son fils nous a lui-même raconté dans son autobiographie :

Je crois qu'il est très important de structurer régulièrement et de façon ordonnée ce que les jeunes lisent dans le cadre de leurs lectures. Moi-même, par exemple, j'ai deux filles dont l'une a onze ans et l'autre neuf ans. Elles sont en train de lire l'histoire de la Grèce et m'accompagnent une heure et demie tous les matins en promenade, au cours de laquelle je leur pose une série de questions destinées à embrasser tous les principaux détails de cette partie de l'histoire

26. Phrase citée, puis supprimée, dans une version préliminaire de ses mémoires, in : Alan RYAN, « J.S. Mill on education », *Oxford Review of Education*, vol. 37, n° 5, 2011, p. 661 (nous traduisons).

27. J. S. MILL, *Mes mémoires*, *op. cit.*, p. 104.

28. *Ibid.*, p. 46.

29. *Ibidem.*

30. *Ibidem.*

qu'elles ont lue le jour précédent. Cela les oblige à *lire attentivement* (...) cela leur apprend aussi à identifier les questions importantes [...]. Cette méthode, je l'ai menée aussi, avec mon fils, tout au long de son apprentissage [...]. Je ne connais aucune autre méthode que j'aurais pu envisager, si ce n'est en le faisant moi-même.³¹

L'on sait que James Mill tenait en piètre considération le système éducatif public de son époque³². Il n'est ainsi pas surprenant qu'il ait consacré autant de temps à éduquer seul ses nombreux enfants. La méthode rigoureuse évoquée dans la citation précédente est bien celle qui vise à former des penseurs, qui stimule la pensée critique ainsi que la précision et la mémoire de l'élève. Et, du point de James Mill, elle a été particulièrement performante en ce qui concerne son aîné. Rapportant les propos admiratifs de David Ricardo, il écrit également dans la même lettre à William Forbes que Ricardo qui interrogeait son fils « l'autre jour, dit qu'il ne connaît personne par qui même les points les plus abscons de la science sont mieux compris »³³. John Mill à cette époque n'a que 14 ans !

Témoignant de sa rencontre avec John Stuart Mill (alors que celui-ci a à peine 19 ans), John Arthur Roebuck, de quatre ans son aîné³⁴, confirme lui aussi que la maturité intellectuelle de ce dernier « était le résultat d'une formation très stricte et tout à fait extraordinaire. Il était armé en tous points... »³⁵. Celui qui deviendra son ami se rappelle également que durant son enfance, John Mill n'avait pas de camarades, et que George John Graham et lui-même furent les premiers compagnons qu'il côtoya. Au cours de sa jeunesse, John Stuart ne fut pas autorisé à fréquenter d'autres enfants, son père craignant notoirement qu'ils exercent une mauvaise influence sur son fils. James Mill désapprouva et découragea la rencontre de son fils avec

31. James MILL, « Letter to William Forbes », 24 juin 1820, in : John ROBSON & Michael LAINE (eds.), *The Mill Newsletter*, 1976, p. 12 (nous traduisons ; c'est James Mill qui souligne).

32. A. RYAN, « J. S. Mill on education », *op. cit.*, p. 653-667.

33. James MILL, « Letter to William Forbes », 24 juin 1820, in : J. ROBSON & M. LAINE (ed.), *op. cit.*, p. 11-12 (nous traduisons).

34. Roebuck (1802-1979) est devenu un parlementaire anglais en 1832. Il était connu pour sa véhémence et son mépris pour ses opposants. John Mill l'évoque dans ses *Mémoires* (p. 144) de façon très illustrative : « [C]omme la plupart des Anglais qui possèdent des sentiments, il y trouvait un embarras. Il était bien moins sensible aux sympathies agréables qu'aux pénibles, et cherchant son bonheur ailleurs il voulait étouffer ses sentiments plutôt que les stimuler ».

35. Cité dans Terence HALL, « Psychology, Associationism, and Ethology », in : Ch. MACLEOD et D. MILLER (ed.), *op. cit.*, chap. 10, p. 155 (nous traduisons).

Roebuck, tant et si bien que les deux jeunes cessèrent de se voir dans la maison familiale et envisagèrent de se rencontrer ailleurs. On sait également que, même lorsque l'éducation de John fût à un stade bien avancé, James Mill refusa de l'envoyer à l'université de Cambridge³⁶. De fait, si James Mill met autant d'énergie à former son fils, c'est qu'il a, dès sa naissance, le projet de l'éduquer dans l'excellence. Dans une autre lettre écrite à William Forbes quatorze ans plus tôt, quelques semaines seulement après la venue au monde du jeune Mill le 20 mai 1806, il dévoile avec enthousiasme la portée et les enjeux de son projet :

J'ai l'intention de rivaliser avec vous [« to run a fair race with you »] dans l'éducation d'un fils. Voyons qui de nous deux saura, vingt ans plus tard, accomplir l'éducation du jeune homme le plus achevé et le plus vertueux. Si j'arrive à vous devancer au cours de cette épreuve, je ne vous envierai pas d'avoir eu des enfants plus fortunés. Je sais à quel point je peux m'écarter des bonnes résolutions dans ce domaine, comme dans la plupart des autres cas, mais je suis aujourd'hui déterminé à faire tout mon possible pour montrer ce que l'éducation a le pouvoir de faire.³⁷

Lecteur de Claude-Adrien Helvétius, James Mill considérait, comme son aîné, que « l'éducation peut tout ». Contemporain de Robert Owen, il soutient, comme lui, que le caractère de l'individu est formé dès le plus jeune âge *via* l'éducation et qu'il est le résultat des circonstances dans lequel l'individu a été placé.

En retraçant son parcours éducatif dans ses *Mémoires*, John Mill est fidèle, nous l'avons vu, à la démarche suivie par son père. Qu'en est-il cependant de la façon dont il envisage la personnalité de son père ? S'il ne remet pas en cause ses méthodes d'enseignement, il lui reproche cependant le niveau inconsidéré de ses attentes ainsi que son tempérament houleux. Ce qu'en retient John Stuart Mill, c'est la capacité de son père à « déprécier le sentiment »³⁸, à promouvoir dans l'éducation les vertus de la « tempérance »³⁹ et à éviter surtout l'évocation de ce qu'il ressent ou de ce que son fils éprouve lui-même :

36. Wyndham BURSTON, *James Mill on education*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969, p. 227.

37. James MILL, « Letter to William Forbes », 07 juillet 1806, in : J. ROBSON & M. LAINE (ed.), *op. cit.*, p. 11 (nous traduisons).

38. J. S. MILL, *Mes mémoires*, *op. cit.*, p. 104.

39. Victor BIANCHINI, « James Mill on intemperance and individual preferences », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 38, n° 1, 2016, p. 21-40.

Il croyait qu'il n'y avait pas à s'occuper du sentiment, qu'il se suffirait à lui-même, et qu'il y en aurait toujours assez, pourvu que l'on prit un soin convenable des actions [...] [I]l s'irritait qu'on attribuât au caractère d'une personne sentimentale un mérite qui, selon lui, n'appartenait qu'à ses actions ; il ne supportait pas qu'on louât le sentiment ni qu'on en fit la plus légère mention, soit dans l'appréciation des personnes, soit dans les discussions sur les choses.⁴⁰

Le paradoxe est que John Stuart Mill décrit à la fois un père soucieux de tempérance et qui, dans le même temps, est capable de s'irriter au plus haut point dès que surgit la question du sentiment. Mill confond probablement la justification que donne son père à l'expression de ses sentiments (qui se suffit à elle-même) avec ce qui apparaît davantage, à notre sens, comme une incapacité à vivre le sentiment et l'affection de façon harmonieuse. De fait, James Mill était un homme profondément passionné, au tempérament plutôt vif. Il a cependant donné l'impression à son fils que les émotions fortes étaient une sorte de folie et qu'il fallait s'en méfier. Ceci suggère que James Mill a imposé à dessein une forme d'enseignement qui entrave l'exploration des sentiments et du plaisir. Son projet éducatif et sa vision du rôle des émotions dans l'enseignement ont en effet des origines plus profondes que partage pour l'essentiel la « secte »⁴¹ des utilitaristes à laquelle il appartient.

La formation d'un individu insensible dans l'école « chrestomathique »

Les utilitaristes accordent une place centrale à la formation des esprits. D'une part, étant donné que le but ultime d'une action est le bonheur de ceux qui en subissent les effets, une sagesse pratique implique que l'on saisisse les conséquences des actions que l'on conduit, ce qui requiert une éducation appropriée. Selon James Mill, le « but explicite de l'éducation est de faire de l'individu, autant qu'il est possible, un instrument du bonheur »⁴². D'abord, pour lui-même et, ensuite, pour les autres êtres vivants. D'autre part, l'éducation comporte une visée morale : elle doit inciter les individus à poursuivre des objectifs qui garantiront leur propre bonheur ainsi que celui de ceux avec lesquels ils sont en interaction. Insatisfaits du fonctionnement de l'école publique, la plupart des radicaux qui entourent James Mill – Francis Place, Jeremy Bentham – sont à la recherche d'un projet alternatif, issu de la pensée de John Locke et de David Hartley, qui s'inspirera également

40. J. S. MILL, *Mes mémoires*, *op. cit.*, p. 105.

41. *Ibid.*, p. 107.

42. James MILL, cité in : Victor BIANCHINI, *op. cit.*, p. 30 (nous traduisons).

des propositions de l'époque initiées par Andrew Bell, Joseph Lancaster et Robert Owen. C'est en particulier à Jeremy Bentham que reviendra la charge de proposer la matrice complète – architecturale, administrative et pédagogique – du projet d'école utilitariste. James Mill et Francis Place avaient quant à eux la responsabilité de trouver les fonds nécessaires pour la construction de l'édifice.

Véritable utopie qui ne verra en fait jamais le jour, expérience de pensée davantage que projet concret, l'*Externat chrestomathique* est un texte écrit par Jeremy Bentham en 1816. Ce texte met en lumière les principes éducatifs fondamentaux auxquels la plupart des radicaux philosophes adhèrent⁴³. L'objectif affiché de l'école est l'élévation du niveau d'éducation des classes moyennes. Elle a une visée pratique évidente au sens où seules les choses utiles (comme la comptabilité, la géométrie, la logique) doivent être enseignées. L'apprentissage des langues anciennes ainsi que l'exercice physique (trop coûteux), la musique, la poésie (que Bentham n'apprécie guère) et plus généralement la pratique artistique, ne sont pas jugés indispensables⁴⁴. À l'image du célèbre panoptique proposé par Bentham, l'école repose sur un système dans lequel chacun est incité à transmettre à autrui ses connaissances, ce qui a pour effet de réduire considérablement le coût de l'enseignement. Dans l'école, le principe de maximisation est mis en œuvre : il s'agit d'obtenir le meilleur résultat au moindre coût. Un seul enseignant peut ainsi suffire à la formation de plusieurs centaines d'élèves ! Ensuite, plutôt que de susciter l'intérêt pour ce qui est étudié, on joue sur la crainte d'être puni, sur la honte ou sur l'humiliation (devant ses pairs ou sa famille), pour s'assurer que l'apprentissage est correctement effectué⁴⁵.

L'école chrestomathique n'a pas vocation à former des penseurs. Il s'agit davantage d'inculquer des connaissances utiles, en faisant table rase du passé et en partant de la méthode de l'association véhiculée par David Hartley. À l'instar de ce que pratique James Mill avec son fils de trois ans en lui apprenant le grec, il s'agit d'associer des étiquettes portant les noms anglais et grec d'un objet à l'image représentant cet objet. Contrairement

43. Jeremy BENTHAM, *Chrestomathia*, Jean-Pierre CLÉRO (éd.), Paris, Cahiers de l'Unebévue, 2004.

44. C'est aussi ce que dira explicitement James Mill à propos du grec et du latin dans sa lettre destinée à William Forbes du 24 juin 1820 (in : J. ROBSON & M. LAINE (ed.), *op. cit.*, p. 13.)

45. On se rappelle ici que John Stuart Mill enseignait lui-même à ses frères et sœurs, et que c'est lui qui était puni (montant se coucher sans dîner) lorsque sa jeune sœur, Wilhelmina, montrait des signes d'imperfection dans les leçons reçues de son frère...

à l'affichage annoncé, l'utilitarisme lui-même – la recherche du plus grand bonheur pour le plus grand nombre – n'y est pas même enseigné. Comme le souligne avec justesse Jean-Pierre Cléro, à « lire *Chrestomathia*, on se demande s'il peut y avoir des études heureuses »⁴⁶. De fait, selon Bentham, les individus peuvent trouver de la satisfaction en se conformant de façon rigide à une norme et en sacrifiant ainsi une part de l'esprit de liberté et de l'énergie qui les animent. La vision du bonheur très étriquée que véhicule Bentham est en elle-même très problématique : « Appelez-les des soldats, des moines ou des machines : peu importe, pourvu qu'ils soient heureux, je ne m'en soucie guère. »⁴⁷. Cette vision robotique court le risque d'établir une norme du bonheur universel reposant sur des « machines sans émotions »⁴⁸.

Les différents éléments d'analyse que nous avons exposés révèlent qu'il y avait bien un dessein, orchestré par James Mill et Jeremy Bentham, visant à former le jeune Stuart en défenseur de la doctrine de l'utilitarisme. Son père forme un érudit et un penseur capable de réflexion critique. Mais pendant l'enfance et l'adolescence de J.S. Mill se manifeste une extrême difficulté chez le jeune homme à exprimer ses sentiments. Confronté à une impossibilité à incarner réellement dans sa propre vie le principe d'utilité de Bentham, John Mill va connaître, à 20 ans, une « crise des idées » à partir de laquelle la distanciation vis-à-vis de l'éducation paternelle va commencer à prendre forme.

Les figures du détachement

Au cours de l'automne 1826, celui qui « n'a jamais été un enfant » tombe dans une phase dépressive qui durera près de deux ans :

Supposé que tous les objets que tu poursuis dans la vie, soient réalisés, que tous les changements dans les opinions et les institutions dans l'attente desquels tu consumes ton existence, puissent s'accomplir sur l'heure, en éprouveras-tu

46. Jean-Pierre CLÉRO, « L'éducation dans *Chrestomathia* de Jeremy Bentham », *Revue de la Société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, vol. 64, n° 1, 2007, p. 261.

47. Cité in : Elissa ITZKIN, « Bentham's chrestomathia : Utilitarian legacy to English education », *Journal of the History of Ideas*, vol. 39, n° 2, 1978, p. 308 (nous traduisons).

48. Sonja GALLHOFER et Jim HASLAM, « Analysis of Bentham's *Chrestomathia*, or towards a critique of accounting education », *Critical Perspectives on Accounting*, vol. 7, n° 1, 1996, p. 21 (nous traduisons).

une grande joie, seras-tu bien heureux ? – « Non ! » me répondit nettement une voix intérieure que je ne pouvais réprimer. Je me sentis défaillir ; tout ce qui me soutenait dans la vie s'écroula⁴⁹.

La « crise existentielle »

Désorienté, accablé, il perd tout intérêt pour ses livres favoris et semble ne plus nourrir de sentiments ni pour lui-même, ni pour les autres : « Je portais ma tristesse avec moi, je la retrouvais dans toutes mes occupations »⁵⁰. Mill saisira plus tard combien la théorie utilitariste « analytique » de son père a conditionné la perte de ses repères :

[J]’avais beau savoir qu’un certain sentiment me procurerait le bonheur, cela ne me donnait pas ce sentiment. Mon éducation, pensais-je, n’avait pas réussi à créer en moi ce sentiment [...] tandis qu’elle avait visé constamment à faire d’une analyse précoce et prématurée une habitude invétérée de mon esprit. Je venais donc, me disais-je, d’échouer en sortant du port, avec un vaisseau bien armé, pourvu d’une boussole, mais privé de voiles ; il n’y avait en moi aucun désir véritable qui me portât vers la fin que l’on s’était proposée, quand on avait dépensé tant de soins à m’armer pour la lutte. Je ne prenais aucun plaisir à la vertu, ni au bien général, mais je n’en prenais pas davantage à autre chose⁵¹.

Mill raconte que c’est à la lecture des *Mémoires d’un père* (1777) de Jean-François Marmontel, relatant la mort de son père et le désarroi que cela fit naître au sein de la famille de Marmontel, qu’il recouvre la sensibilité. Cet événement souligne, à sa façon, l’être ému qu’il peut être à nouveau – « je pouvais retrouver l’espérance. Je n’étais donc plus de bois ou de pierre »⁵². Il révèle aussi, peut-être, combien, à ce moment précis de son existence, il s’identifie douloureusement au poète français témoignant de l’omniprésence de son père au-delà même de la mort.

L’attachement aux poètes

Le sursaut de John Mill viendra, définitivement, avec la poésie et avec sa rencontre avec les poètes. Il lira, pendant ses mois de trouble, Lord Byron, dont le tempérament mélancolique ne le délivre pas de son désarroi. Il découvre aussi l’auteur romantique anglais, William Wordsworth

49. J. S. MILL, *Mes mémoires, op. cit.*, p. 127-128.

50. *Ibid.*, p. 128.

51. *Ibid.*, p. 132-133.

52. *Ibid.*, p. 134-135.

(1770-1850). Dans les *Ballades lyriques*, publiées en 1798, John Mill s'émeut profondément à l'évocation de la beauté du paysage auquel l'art poétique de William Wordsworth donne accès à partir d'une patiente recreation des émotions esthétiques⁵³. Il saisit, par l'expérience, que la sensibilité doit être cultivée, enrichie et guidée. Sans rejeter la pratique intellectuelle, condition indispensable du développement individuel, il acte de la nécessité de nourrir une « culture des sentiments [qui] devint un des points cardinaux de [sa] croyance morale et philosophique »⁵⁴.

J. S. Mill verra dans la poésie un moyen utile pour nourrir sa sensibilité tout autant qu'un outil précieux permettant de développer, dans la société, le sens de la moralité et la sympathie pour autrui⁵⁵. Il est ainsi frappant que J. S. Mill ait été aussi conduit à conceptualiser l'art poétique inspiré par William Wordsworth, dont il admire la personnalité autant que l'œuvre. Dans ses « pensées sur la poésie et ses variétés »⁵⁶, Mill décrit ce qui constitue le cœur de l'art poétique (la compréhension et la délimitation de l'émotion humaine la plus secrète et la plus profonde), ce qui est à la source de la création (la sympathie et la faculté d'imagination) et, enfin, ce qui rapproche la poésie de la philosophie tout en la distinguant de la narration. Le vrai poète est celui dont les pensées sont colorées et transmises par le jeu des émotions. J. S. Mill reconnaît à la poésie, à l'opposé du parti-pris de son père,

53. Poète de la nature, défenseur d'une « conception sentimentale de l'environnement », William Wordsworth a connu, lui aussi, une période de trouble et d'errance à l'issue de laquelle il se détourne de la vision utilitariste radicale et parfois absurde de William Godwin (voir Charles-François MATHIS, « De Wordsworth au National Trust : la naissance d'une conception sentimentale de l'environnement », *Histoire, économie & société*, vol. 28, n° 4, 2009, p. 51-68). Dans le *Prélude*, publié après sa mort, il décrit son impatience, ce débordement spontané de sentiments puissants, qui caractérise sa poésie ainsi que sa « conversion », « du désir de poésie en vœu d'enseigner, de l'amour idolâtre de la nature en charité inspirée » (Maxime DURISOTTI, « De l'impatience à l'obstination : le « talent » de Wordsworth », *Études anglaises*, vol. 65, n° 3, 2012, p. 272-289). S'il est tout d'abord enivré par le bonheur d'évoquer ses souvenirs (d'enfance), Wordsworth charge progressivement son écriture poétique d'une vertu philosophique : il s'agit de donner du sens à la vie en révélant l'aptitude morale de l'individu. Comme chez le philosophe britannique George Collingwood (*The Principles of art*, 1938), l'art – et ici la poésie – est ce qui donne accès, *via* l'émotion, à ce qui est « vrai », à ce qui n'est pas « corrompu » par la conscience.

54. J. S. MILL, *Mes mémoires*, *op. cit.*, p. 137.

55. Antis LOIZIDES, « Mill's Aesthetics », in : Ch. MACLEOD et D. MILLER (ed.), *op. cit.*, chap. 17, p. 250-267.

56. J. S. MILL, « Thoughts on Poetry and its Varieties », *The Crayon*, vol. 7, n°4, 1860, p. 93-97 (Part. I) & n°5, 1860, p. 123-128 (Part. II).

James Mill, une voie d'accès à une connaissance « intuitive » : le poète est celui qui sait savamment associer son imagination, ses idées et ses émotions. La grande poésie s'illustre à la fois par sa qualité et sa beauté esthétique (comme l'incarne celle de Percy Shelley) et par son aptitude à orienter le lecteur ou l'auditeur vers une réflexion morale (comme le fait William Wordsworth qui cumule, selon John Stuart Mill, les deux qualités). Le poète peut, autrement dit, guider, orienter, ses passions dans un but moral ou, de façon plus générale, vers la recherche de la « vérité ». Davantage, des sentiments plus intenses requièrent un pilotage plus élaboré si bien que, comme le souligne Andrew Gustafson, chez Mill, « la passion n'est pas un adversaire de la raison, mais la raison est un compagnon nécessaire de la passion »⁵⁷.

Dans les écrits de John Stuart Mill axés sur la conception de l'art, on perçoit cependant une tension, une hésitation, une ambivalence, un balancement, entre une forme analytique rationnelle issue de son éducation et une expérience sensible née de la lecture poétique. Mill ne renonce pas en particulier au principe de l'association des idées de David Hartley qui a présidé à son éducation morale et que le poète Samuel Coleridge, co-auteur des *Ballades lyriques* (1798), a pourtant critiqué en son temps. Chez John Stuart Mill, c'est en effet par le biais des associations, que des idées, des pensées, sont connectées entre elles, *via* les émotions, au moment de l'acte créatif. Mill tente de réconcilier le principe des associations avec le caractère « irréductible » de l'émotion qui témoigne de sa nature inconsciente et mystérieuse et que l'on retrouve chez Wordsworth. Fervent admirateur du poète anglais de la nature, mais aussi lecteur du tumultueux Percy Shelley, John Mill se considère cependant clairement lui-même comme un logicien, un homme de science, et non comme un poète. Il voit, en particulier, dans le langage scientifique un autre chemin complémentaire d'accès à la « vérité ». Un homme peut être poète et logicien, mais il ne peut être les deux en même temps, dans le même moment : les voies d'approche sont différentes. Dans une lettre écrite à l'écrivain et historien britannique Thomas Carlyle le 5 juillet 1833, il rend hommage à la poésie, souligne son aptitude à la saisir et à la ressentir. Dans le même courrier, se plaçant humblement dans la posture du logicien, il indique combien il serait utile de « faire comprendre à ceux qui ne sont pas poètes que la poésie est supérieure à la logique, et que l'union

57. Andrew GUSTAFSON, « Mill's Poet-Philosopher, and the Instrumental-Social Importance of Poetry for Moral Sentiments », *British Journal for the History of Philosophy*, vol. 17, n° 4, 2009, p. 821-847 (p. 831, nous traduisons).

des deux est la Philosophie »⁵⁸. L'un des projets moteurs de Mill sera ainsi de tisser des liens entre l'art et la science. Cela signifie qu'il reconnaît la noblesse de l'univers du sentiment (dans l'art) mais que, dans le même temps, il le perçoit comme dissocié de la raison. En un sens, la force du détachement qui s'opère chez Mill lorsqu'il s'ouvre à la poésie reste limitée car il n'entrevoit pas pour lui-même (ou il limite) sa pleine capacité à exprimer ses sentiments.

La critique de l'utilitarisme benthamien

Le moment où Mill écrit sur la poésie est également celui où il commence à penser à la critique de la doctrine de l'utilitarisme de Bentham. Il est possible que cette critique soit venue plus tôt, comme le suggère Elijah Millgram⁵⁹. On peut toutefois être certain que la « crise des idées » que connaît Mill l'oblige à poser la question du bonheur. Dans sa version de l'utilitarisme, il refuse la relation strictement causale entre les actions humaines et la recherche de la satisfaction : peut-on réellement associer « mécaniquement », par le canal de l'éducation, des plaisirs et des peines à des conduites qui bénéficient à l'intérêt général ? Peut-on conditionner ou modeler la vie psychique et intellectuelle d'un individu en faisant « table rase », en partant d'une « feuille vierge » ? Mill considèrera en particulier que, si la visée d'une vie peut en effet être le bonheur, comme le prétend l'utilitarisme, celui-ci ne peut être obtenu lorsqu'il est lui-même conçu comme un objectif à atteindre. Le bonheur s'estompe dès lors que l'on s'interroge sur sa nature présente. Bien au contraire, les « plaisirs de la vie [...] suffisent pour en faire une chose agréable, quand on les cueille *en passant*, sans en faire l'objet principal de l'existence »⁶⁰. L'application du critère utilitariste ne peut donc directement nous conduire au bonheur, comme le préconisait, de manière trop simpliste, l'utilitarisme de Bentham.

Dans son *Essai sur Bentham* (1838), écrit après le décès de son père (en 1836) et celui de Bentham (en 1832), il reproche notamment au fondateur de l'utilitarisme d'être « coupable d'une [...] erreur qui [...] a contribué [...] à le placer à l'opposé des sentiments ordinaires de l'humanité et à donner à

58. Millo Rundle Thompson SHAW, *John Stuart Mill's evaluations of poetry and their influence upon his intellectual development*, B.A., University of British Columbia, 1949, p. 161 (nous traduisons).

59. Elijah MILLGRAM, « Mill's Epiphanies », *op. cit.*

60. *Ibid.*, p. 136, c'est John Stuart Mill qui souligne.

sa philosophie ces aspects froids, mécaniques et revêches »⁶¹. John Mill fait écho ici à la critique de William Wordsworth, adressée à Jeremy Bentham, James Mill et William Godwin, pointant l'oubli des émotions et des sentiments d'humanité envers nos semblables dans la conception morale utilitariste. Il introduit en conséquence l'idée d'une différence qualitative entre les plaisirs et affirme la multiplicité des composantes du bonheur – la culture de soi et du caractère – qui ne se réduit pas à une addition de satisfactions et d'expériences agréables. Il n'est pas vrai, en particulier que « pour une même quantité de plaisir, le jeu de *push-pin* [i.e., d'épingles] vaut la poésie »⁶² ! Il est juste de dire, au contraire, comme l'affirme Mill dans son essai sur l'utilitarisme publié en 1861, qu' « il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait ; il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait »⁶³.

Selon la philosophe contemporaine Martha Nussbaum, la traversée de l'épisode dépressif dont John Mill ressort transformé est au cœur de sa conception particulière de l'utilitarisme. Ne cessant toutefois jamais de défendre la doctrine qui prescrit le « plus grand bonheur pour le plus grand nombre », l'utilitarisme de Mill se situe ainsi « entre Aristote et Bentham »⁶⁴. Mill reproche au fondateur de l'utilitarisme une conception quantitative et analytique du bonheur qui repose sur une vision étroite de la condition humaine ne faisant place ni à la conscience, ni au caractère individuel ni, surtout, aux sentiments moraux. Il conteste la proposition d'Aristote selon laquelle une vie active conforme à une éthique de la vertu peut conduire à elle seule au bonheur. Selon Mill, le bonheur n'est pas atteint si la joie en est trop absente ou si, au contraire, la douleur y est omniprésente. L'utilitarisme millien enrichit ainsi la conception du bonheur benthamien et aristotélicien par la prise en compte de la richesse et de la complexité de la vie, incluant qualitativement, dans le bonheur, l'accomplissement de soi-même et le développement de « la culture intérieure de l'individu »⁶⁵. En

61. John Stuart Mill, *Bentham* (1838), citation extraite de Catherine AUDARD, *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme*, tome 2, L'utilitarisme victorien (1838-1903), chap. 1, Une éducation benthamienne, p. 41.

62. Jeremy Bentham, cité in : John Stuart MILL, *Essays on Bentham and Coleridge* (1838), Jonathan BENNET (ed.), 2017, p. 26 (nous traduisons).

63. John Stuart MILL, *L'utilitarisme*, trad. George Tanesse, Paris, Flammarion, 2018, p. 27.

64. Martha C. NUSSBAUM, « Mill between Aristotle & Bentham », *Daedalus*, vol. 133, n° 2, 2004, p. 60-68.

65. J. S. MILL, *Mes mémoires*, *op. cit.*, p. 136.

résumé, la critique de l'utilitarisme benthamien prouve que John Stuart Mill s'est dégagé de l'influence de son tuteur en mettant en avant sa propre vision du bonheur.

La rencontre avec Harriet Taylor et la question de l'éducation

La rencontre de Mill avec la poésie, ainsi que la critique de l'utilitarisme benthamien, constituent deux figures du détachement qui manifestent la distance prise par John Stuart vis-à-vis de son éducation stricte et étriquée. Il en est une autre cependant, tout aussi importante, qui provient de sa rencontre amoureuse avec sa future épouse, Harriet Taylor. Cet événement illumine également la réflexion de Mill autour de la question de la formation de l'individu et de l'éducation. Dans son ouvrage sur la liberté paru en 1859, John Stuart Mill rend un hommage vibrant à son épouse, décédée un an auparavant. Il reconnaît en particulier la dette intellectuelle qu'il a contractée vis-à-vis d'elle tout au long de sa vie :

Lorsque deux personnes partagent complètement leurs pensées et leurs spéculations, lorsqu'elles discutent entre elles, dans la vie de tous les jours, de tous les sujets qui ont un intérêt moral ou intellectuel, [...] il est de peu d'intérêt, du point de vue de la question de l'originalité, de savoir lequel des deux tient la plume. [...] Ainsi, au sens large, non seulement durant nos années de vie maritale, mais encore durant les nombreuses années de complicité qui les précédèrent, toutes mes publications furent tout autant les œuvres de ma femme que les miennes...⁶⁶.

Mill a rencontré Harriet Taylor alors qu'il n'avait que 24 ans. Et elle 22. Harriet est déjà mariée à Samuel Taylor dont elle a eu deux enfants. Dès cette époque, Harriet Taylor et John Mill passent de longs moments à se côtoyer (platoniquement) et à échanger. Une idylle qui durera de longues années, de 1830 à 1858. Ce n'est qu'à la suite du décès de Samuel Taylor en 1849, et en dépit de la réprobation morale qui entoure leur union, qu'ils s'épousent en 1851. Selon de nombreux auteurs, l'empreinte d'Harriet Taylor, grande figure du féminisme, philosophe avertie, a été très forte⁶⁷. L'on sait que dans la période qui a suivi le décès de Samuel Taylor, Harriet et John Stuart, craignant tous les deux pour leur santé⁶⁸, conçoivent et discutent d'un

66. J. S. Mill, *De la liberté* [1859], Paris, Gallimard, préface, 1990.

67. Helen McCABE, « Harriet Taylor Mill », in : Ch. MACLEOD et D. MILLER (ed.), *op. cit.*, chap. 8, p. 112-125.

68. John Mill se pense atteint de la tuberculose, comme l'a été son père. Harriet souffrait, quant à elle, d'affections pulmonaires, raison pour laquelle le couple s'installe dans le sud de la France.

projet d'écriture qui sera à l'origine des nombreux textes de Mill, y compris ceux rédigés après la mort prématurée de son épouse en 1858. L'influence d'Harriet Taylor est ainsi perceptible ou probable dans les ouvrages sur la liberté ou sur l'utilitarisme (déjà cités), sur la place des femmes dans la société et la domination masculine⁶⁹ (*De l'assujettissement des femmes*, 1869), sur la religion (*Essais sur la religion*, 1875), ainsi que, il faut le noter, sur la construction des notes qui serviront de support aux *Mémoires* de Mill.

L'influence d'Harriet Taylor n'est cependant pas qu'intellectuelle. Elle est plus profonde encore. Comme le dit avec insistance Helen McCabe, Harriet Taylor « l'a aidé à développer un langage émotionnel qui lui était auparavant étranger [...] et lui a fait reconnaître, affronter et exprimer ses émotions. Bien qu'elle ne soit pas facilement identifiable dans certains textes, cette influence est la plus profonde qu'une personne ait pu avoir sur John Stuart Mill, et elle a fait de lui un philosophe beaucoup plus humain, sensible et empathique qu'il ne l'aurait été autrement »⁷⁰. On pourrait dire qu'Harriet Taylor a été pour Mill une personne « résiliente », au sens où elle lui a permis de rediriger son être dans une direction plus sensible, altruiste et humaniste. Une disposition d'esprit qui permet à chaque individu, comme le propose Mill dans *l'Utilitarisme*, de « se considérer lui-même comme un être qui se préoccupe *naturellement* des autres. Le bien d'autrui devient pour lui une chose dont il est naturel et nécessaire qu'il s'occupe, comme nous nous occupons des conditions physiques de notre existence »⁷¹. En ce sens, Harriet Taylor est aussi une figure centrale du détachement de John Stuart Mill vis-à-vis des principes de son éducation.

En sus de l'influence de Taylor, il est possible d'ajouter dans ce processus la réflexion que Mill a lui-même menée sur la question de la formation et de l'éducation. Il a certes relativement peu écrit sur la question. Mais il l'a fait après sa crise des idées et, ensuite, de façon plus profonde, à la maturité, notamment dans un discours délivré dans sa leçon inaugurale à l'université de St Andrews le 1^{er} février 1867 (alors qu'il est recteur honoraire de cette

69. David Stack fait ainsi remarquer que Mill sera critiqué après sa mort pour son excès de « féminité ». L'une des rares vulgarisatrices de la pensée économique de l'époque, Harriet Martineau, lui reproche notamment « une faiblesse de jugement déplorable » et d'être, chose « accablante pour un homme, aussi impressionnable qu'une femme » (citée par David STACK, « The Afterlife of John Stuart Mill, 1874-1979 », in : Ch. MACLEOD et D. MILLER (ed.), *op. cit.*, chap. 3, p. 37.

70. Helen MCCABE, « Harriet Taylor Mill », *op. cit.*, p. 115 (nous traduisons).

71. J. S. MILL, *L'utilitarisme*, trad. George Tanesse, Paris, Flammarion, 2018, p. 70 (c'est Mill qui souligne).

institution, fondée en 1413)⁷². De plus, lorsqu'il l'a fait, c'est notamment pour critiquer les positions prises par son tuteur et par son père⁷³. Mill se fait par exemple un défenseur de l'enseignement des langues anciennes, comme le latin et le grec, contrairement à ce que proposait *Christomathia* (1816) de Bentham. Il souligne également qu'il « n'y a rien qu'un enseignant ne transmet mieux à ses élèves que l'élévation des sentiments »⁷⁴. Plus fondamentalement encore, après avoir longuement exposé ce qu'il entend être l'éducation intellectuelle et fait une place à l'éducation morale, Mill aborde ce qu'il considère comme le troisième élément de la culture humaine qui :

(...) bien qu'il soit subordonné, et devant se soumettre aux deux autres, ne leur est guère inférieur et n'est pas moins utile pour l'achèvement de l'être humain. Je veux parler de la partie esthétique, de la culture que nous donnent l'art et la poésie, et qu'on peut définir comme l'éducation des sentiments et la culture du beau⁷⁵.

John Stuart Mill fait remarquer l'étiollement de la « culture des sentiments » chez ses contemporains, selon lui provoqué par la présence excessive du commerce et du puritanisme. Chez Mill, la poésie, et l'art de façon plus générale, sont pensés comme un moyen de renforcer les liens sociaux et le bonheur collectif. L'art, ajoute-t-il, « quand il est réellement cultivé [...] maintient ce dont il a donné la première conception, une beauté idéale, but éternel quoique supérieure à toute atteinte effective ; par cette conception, il nous entraîne à ne jamais nous contenter de l'imperfection en nous-mêmes et dans nos œuvres ; à idéaliser, autant que possible, tout ce que nous faisons et, par-dessus tout, notre caractère et notre vie »⁷⁶. Le troisième élément de ce qui apparaît important pour Mill dans l'éducation d'un étudiant – l'art, la poésie, la culture – manifeste à nouveau sa capacité à prendre de la distance par rapport à l'éducation qu'il a lui-même reçue.

72. J. S. MILL, *Sur l'université. Le discours de St Andrews*, présenté par Normand Baillargeon, Québec, Presses de l'université Laval, 2017.

73. Terence BALL, « Psychology, Associationism, and Ethology », in : Ch. MACLEOD et D. MILLER (ed.), *op. cit.*, chap. 10, p. 145-159.

74. J. S. Mill, *Sur l'université, op. cit.*, p. 72.

75. *Ibid.*, p. 77.

76. *Ibid.*, p. 83.

Conclusion

Jeune enfant dressé et « programmé » pour poursuivre les desseins (utilitaristes) de son père et de Jeremy Bentham, englué à l'orée de sa vie de jeune adulte dans une forme d'« *habitus* » intellectuel née de la théorie des associations d'idées, John Stuart Mill trouve une issue en découvrant la poésie romantique anglaise du début du XIX^e siècle. La vie de Mill illustre l'absolue nécessité d'un équilibre entre ce qui nous émeut et ce qui est de l'ordre de la pensée. Elle montre aussi comment le recouvrement de la sensibilité peut infléchir une démarche scientifique (la portée de l'utilitarisme chez Mill, qu'il conserve tout en l'amendant) et une vie affective (sa rencontre avec Harriet Taylor). Elle révèle finalement le rôle majeur et spécifique que l'art (poétique) joue, par l'intermédiaire des émotions qu'il suscite, dans l'apprentissage et dans la formation de l'individu. C'est sans doute le message le plus précieux que Mill tire de son parcours de vie et de la distance qu'il réussit à prendre vis-à-vis de l'éducation ascétique de son père : « Quelles que soient les vocations que nous suivions dans la vie, n'étouffons jamais en nous cette sensibilité, mais cherchons avec l'occasion de la maintenir en activité »⁷⁷.

77. *Ibid.*, p. 82.